

MAISON DE LA POÉSIE DE HAUTE-NORMANDIE



Isabelle Guigou (26)



Isabelle Guigou (26)

*Publié avec le soutien de la Ville de Dieppe par le service Communication & Reprographie
Ludwig Malbranque © 2008*



Les Textes publiés dans ce cahier restent l'entière propriété de l'auteur et ne sauraient être utilisés autrement sans son accord.

Ce Cahier est le numéro 26 de l'anthologie des poètes invités à l'occasion de la mise en place de la Maison de la poésie de Haute-Normandie, à Dieppe, du 7 au 30 mars 2008, dans le cadre de Mars en Poésie.

*Maison de la Poésie de Haute Normandie
Contact: mphn@orange.fr*



Née en 1969 à Sète, Isabelle Guigou vit dans le Jura où elle enseigne le français dans un collège.

A publié en revues (Arpa, Glanes, Le Mâche-Laurier, Décharge, Dièrèse, Contre-allées, A l'index, IHV, Verso, Comme en poésie, L'arbre à paroles, N4728, Neige d'Août, Triages, Ici et Là...)

Livres disponibles

Jeux, Gros Textes

Roumanie, Rétroiseur

L'arbre enveloppé, Encres Vives

Sable, Multiples

Peurs sous croûte de neige, Contre-Allées

Train, Donner à voir.

Instants des bas champs, Soc et Foc

Le parfum des pierres aveugles, éditions clarisse.

A mots tissés...

Nous ne reviendrons pas sur le travail des Parques, ne l'empêcherons pas
Cependant, de ces mots, n'avons nous pas animé une silhouette sur une chaise
au vide inacceptable

N'avons nous pas blotti la main ballante dans la paumze de l'Absent
N'avons nous pas, l'instant d'un texte, recousu ce qui fut tranché ?

Celui qui tisse dans les airs
Le ciel sur lequel il marche.

Ça part en loques, en lambeaux
Haillons ces mains trouées de taches brunes
Des rides pendent comme les fils d'un vieux tricot
Tout fout le camp on rapièce ça se déchire un brin plus haut un brin plus bas
On rafistole encore pour de nos mots trouver le temps de dire
Cet amour.

Couper, à travers mots, vers une peau qui se dérobe
Et c'est une autre que l'on trouve, celle du texte à la transparence d'un voile, à
la douceur d'une aurore d'été
Et la main palpe la chair du monde, s'abreuve.

Ecarter le temps

Se glisser

La nuit ainsi s'entrebâille, de banc en banc, de bar en bar, de mots en silences,
et de fil en aiguille nous, avant que le jour ne découpe quoi donc ?

Se glisser

Furtivement.

Tapisserie

Tu as cru tout d'abord que tombaient les gouttes de pluie attardées sur les feuilles,
Que le sol buvait un peu du jour
Puis tu as senti que l'arbre, l'herbe se vidaient de leur sève, creux désormais, secs
Tu as senti que tes mots seuls maintenant dessinaient sous le ciel
Leur peau déserte
Point par point.

Peut-être
Peut-être existes-tu au-delà de ton corps
Peut-être es-tu
Cette lumière légère, presque froide, sur laquelle se tisse la fougère des fleurs
fouettant l'automne
Ce bruit d'aile, comme claquant la voile dans le vent, révélant l'invisible.

A tirer les fils de la Vierge, tombent du ciel des parfums de peaux :
Les effluves d'une bergerie mêlée à celles du feu et de la neige te rendent un
compagnon d'enfance
La jeune gitane que l'on place à côté de toi dans la classe, derrière le vieux poêle,
brode de son odeur, le feu contre la nuit, les couleurs d'une course libre
Et dans les fragrances d'une peau noire, s'inscrit l'étrangeté intime.

Retirer une à une les peaux, peau de ronces, peau de bête, peau de pierre
Se vêtir d'un rien : la feuille morte que le courant emporte, de tes mots tu
l'attrapes, la poses sur ton corps nu maintenant tu ressembles
A la première femme, à son désir.

De mots dénuder, craquer la peau, tailler au plus près de l'homme.

Le voile de brouillard se maille, se défile
Pan de peau ces arbres apparus : tu les respires, frémis d'un parfum de feuilles
pourrissantes
Tu vis l'instant au corps du monde.

Les visites ne sont pas nombreuses : la vieille dame te montre tout, s'enorgueillit de ses broderies, canevas encadrés sur les murs : des fleurs, des roses, prisonnières et fades tu penses quelle horreur mais souris tendrement, devines l'envers de la toile : cet embrouillamini de couleurs et de noeuds, l'informe le miroir de nos corps le chaos que les mots filent.

À Javier

La soirée s'attardant et l'alcool
Tu recommences, t'emportes, déshabilles
De ta révolte la société
De ton désespoir, de ta folie ton propre corps
Te voilà nu, à nu
Criant d'amour et d'impuissance face aux faux semblant, au paraître clinquant et vain

On repart, les lumières sur l'eau du canal Saint Martin ne suffisent à bercer ta
douleur et ta rage
Le chemin de mes mots au tien se tisse.

Corps osseux de la garrigue, douloureux sous sa vieille peau de gré friable,
de houx fragon, de salsepareille
A souhaiter l'embaumer dans des bandelettes de ciel gris, enclorre la vie
presque morte

Quand soudain un feu d'arbouses sur la langue
Nous aimons.

A se demander si toute fleur, toute nuée d'oiseau, toute aube
Ne couvrent pas, pudiquement, la main à la caresse infiniment absente
Tels ces draps blancs sur les meubles dans la maison vide.

C'est comme les jeux de fils emmêlés où l'on rend à chacun son ombre
Cette parole silencieuse, jaillie du ventre, tu la déroules, la suis du doigt, veux
découvrir à quoi elle te lie.

Tu tends les mots en fils de chaîne
L'Autre est la navette qui trame.